

Hommage à Olivier Flourney

Nicolas de Coulon

Genève, Journée du CPRS, samedi 6 mars 2010

Psychanalyse, rêve et cinéma ; rêve de jours, rêve de nuit : fuite ou élaboration

Aujourd'hui, nous allons parler psychanalyse, rêve et cinéma. Mais avant de commencer, nous vous proposons, les organisatrices et moi, de prendre quelques instants pour évoquer Olivier Flourney à qui cette journée est dédiée. Comme vous le savez peut-être, ce psychanalyste renommé de notre société nous a quittés il y a à peine plus d'une année. Je voudrais, sans trop m'appesantir, parler un peu de lui. Je le ferai pour deux raisons : tout d'abord, officiellement, en tant que président de la société suisse de psychanalyse et aussi, de façon plus discrète, comme ancien analysant de cet homme remarquable. Quelques hommages lui ont déjà été rendus mais je voudrais surtout attirer l'attention sur certaines caractéristiques de sa pensée. Ce ne sera pas suffisant pour devenir, comment devrait-on dire? Après, freudien, kleinien, winnicottien, lacanien,... flournien? Cette pensée, vous la retrouverez plus précise et authentique à la librairie, y-compris le dernier livre qui sort aujourd'hui, exprès pour nous : « De l'amitié • Rencontres personnelles et intellectuelle avec Saussure, Freud et Lacan »

Je commencerai par un rêve dont il aimait parler : un jour, une jeune femme en analyse lui dit avoir rêvé la nuit précédente : elle est dans la maison de sa grand-mère et monte au grenier où se trouve une grosse armoire. Au moment où elle ouvre cette dernière, pleine d'habits usés - dans son rêve - un essaim de mites s'envole. Fin du récit. Silence. Le psychanalyste écoute les associations de la rêveuse en imaginant le lieu poussiéreux mais aussi accueillant que représente cette armoire de grand-mère. Il l'imagine remplie de tous les restes d'une enfance plus ou moins heureuse. Au moment où, se concentrant à nouveau, il ne voit guère comment interpréter, la rêveuse, qui avait continué à parler s'exclame : Ah mais, ce sont des mythes, avec Y-grec. Ravissement bilatéral, de la rêveuse et du psychanalyste qui l'écoute et qui jusque là n'a pas dit un mot : C'est ce qu'Olivier Flourney appelait la jouissance du dit (verbe dire), moment où la parole contient beaucoup plus qu'il n'y paraît au premier abord.

Qu'est-ce que cette histoire de *jouissance du dit* ? Il faut préciser que ce psychanalyste avait un style très personnel, voire inimitable. Il n'était au fond pas

tellement d'accord avec de nombreux concepts post-freudiens, développés au fil du temps ; ou bien, il les prenait dans une acception très personnelle. Sans vouloir/pouvoir être exhaustif, j'en citerai quelques exemples. Chez lui, le temps d'une analyse devient le *temps secondaire*, c'est-à-dire, dans le cabinet du psychanalyste, un temps partagé qui prend une dimension hors du temps de la vie habituelle, ce dont nous pouvons tous faire l'expérience dans la cure. Les spécificités de cette rencontre singulière, il en définit les règles dans un langage direct, proche de la langue courante pour parler simplement de choses qui s'avèrent finalement assez compliquées. Même ceux qui ne l'ont pas rencontré comprendront si je mentionne que le terme régression devient chez lui *enfantillage*, que le désir se complique en devenant désirable ou indésirable. Il lui faut en quelque sorte jouer sur les mots pour en révéler un sens plus profond, plus proche de l'inconscient probablement. Ces mots que nous n'entendons plus vraiment parce qu'ils sont devenus trop communs, Flourney leur rend un sens tout à la fois immédiat et un peu mystérieux. Souvent ces demi-provocations s'accompagnaient d'un grand sens de l'humour, style pince-sans-rire car il les prononçait avec un grand sérieux.

Une psychanalyse première topique

Pour Olivier Flourney, la rencontre analytique se déroule dans un espace presque virtuel ; en fait, proche du rêve : les protagonistes en sont profondément transformés. Ils deviennent objets l'un de l'autre, pris dans un désir croisé. Pris pour le père, la mère, fils et fille, tour à tour grand père ou grand-mère, etc. l'analyste en séance occupe les diverses positions d'un triangle (œdipien) à plusieurs étages, ce qu'il appelle aussi les *poupées russes*. Cette combinatoire possède un aspect jouissif, évidemment pas toujours éprouvé comme tel. C'est de cette manière que se rejoue une tragédie œdipienne qui, du coup, fonctionne comme une gamme sur un clavier plus ou moins bien tempéré. Cette centralité de l'Oedipe est pour Flourney une référence analytique standard ; pour nous, une caractéristique de sa pensée. De cette façon, « l'analyste et l'analysant qui ne se connaissent ni d'Eve ni d'Adam, vivent ensemble, du seul fait de l'institution du dialogue analytique, une relation œdipienne aussi effective que s'ils avaient appartenu à la même famille ». Ils sont le désir l'un de l'autre, comme tout sujet désire un objet. Ceci ne saurait être que transitoire, car la finalité consiste à (re)trouver un statut de sujets à part entière. Redevenir ou devenir sujet entier, telle devrait être la fin - réussie - de l'analyse. Ce qu'il nomme alors *relation intersubjective* est donc un but plutôt qu'un moyen car tant que dure l'analyse, le lien ne peut se définir que comme relation d'objet (dans sa définition à

lui) dans laquelle le désir peut être désirable mais le plus souvent, il dérange ; il en devient donc indésirable ! Oedipe est un enfant ; celui qui va vivre une tragédie, la rejouer dans l'analyse ; dans cette perspective, le narcissisme en serait une variation précoce. En suivant ce chassé-croisé enfant - parents, reproduit dans la situation analytique, selon des figures complexes, on comprend mieux pourquoi ce psychanalyste s'appuyait sur une idée de l'inter-transfert où l'actualisation, la mise au présent de la cure, jouait un rôle fondamental. C'est probablement dans les supervisions qu'il excellait le plus à faire sentir ce jeu permanent ; sa créativité s'exerçait alors pleinement et il étonnait ses partenaires par son imagination fleurie et directe, s'exprimant lui-même plutôt par associations que par déductions.

La fonction du langage

Si Flournoy a parlé de *jouissance du dit*, c'est bien qu'il donnait une place fondamentale au langage. À certains moments de l'analyse et plus spécialement à la fin, l'objet de la pulsion ne serait plus l'autre mais bien le discours lui-même. Celui-ci se laisse repérer comme un plaisir délectable qui peut être représenté par le jeu de mots, mais pas seulement. Il s'agirait bien d'un investissement particulier, reprenant et symbolisant toutes les couches de ce qui s'était échangé dans la dynamique œdipienne déjà mentionnée. Bien sûr, comme nous l'avons vu, le mot « mite » peut devenir mythe, avec Y-grec. Plus original, le contre-transfert peut s'y loger aussi. Ex : une personne raconte qu'elle a deux sœurs, l'une dénommée Madeleine qu'on appelle Mado et qu'elle déteste, l'autre qui s'appelle Dominique et qu'elle adore. Flournoy, voulant lui montrer son ambivalence à elle, lui dit : « alors vous, vous êtes mado-minique », procédant à une condensation des deux prénoms. Ce n'est que plusieurs jours plus tard qu'il découvrira, non sans surprise qu'il lui avait fait là, lui l'analyste, une déclaration d'amour qui lui avait complètement échappé. Dans ce sens, le processus analytique s'étaye sur le langage et l'échange de paroles pénètre au plus profond de la cure.

La véritable « jouissance du dit » n'intervient qu'à la fin. D'ailleurs ceci est aussi valable pour d'autres concepts, celui par exemple *d'acte de passage* qui signifie la terminaison de l'analyse, à l'opposé complet de tout passage à l'acte. On pourrait presque dire qu'Olivier Flournoy venait se placer, dans ses théorisations, en permanence du côté de la fin de l'analyse même s'il était très intéressé par son déroulement même. Je ne peux m'empêcher de dire que - préparant pour vous ces quelques propos - j'ai retrouvé des jeux de mots et d'autres formulations qui avaient

joué un rôle dans ma propre analyse mais je n'en parlerai pas ici car c'est une autre histoire !

Le rêve

Puisque c'est le sujet du jour, terminons sur quelques idées à ce propos. Celle qui m'a le plus amusé à la relecture est la notion d'*oniroscope*. Il ne la définit pas vraiment mais on peut la considérer comme une de ses critiques acerbes contre toutes les pseudoscientificités qu'on pourrait attribuer à la psychanalyse. L'*oniroscope*, donc serait un instrument neuroscientifique qui permettrait de voir les rêves en direct, un cauchemar pour le psychanalyste. Flournoy toutefois s'en moque : il n'y aurait rien à voir, circulez ! Le protocole de la psychanalyse reste, à cet égard, hermétique aux sciences plus ou moins exactes, même s'il permet justement d'avancer très profondément en matière psychanalytique.

De son point de vue, le rêve est nettement moins virtuel que le cinéma car les protagonistes peuvent en modifier le scénario. Quand nous regardons un film - ce que nous allons faire tout soudain - nous restons relativement passifs et acceptons la scène tournée par l'auteur même si nous pouvons ensuite l'interpréter de plusieurs manières (ce qui ne manquera pas d'arriver tout à l'heure). Du rêve, il ne faut pas oublier que le rêveur l'adresse, en partie en tout cas, au psychanalyste et que celui-ci le modifie par son écoute et par son interprétation qui n'attend pas toujours la fin du récit du rêve pour intervenir. Mais là, je ne sais plus si je suis encore en train de vous parler d'une pensée de Flournoy ou s'il s'agit de la mienne. Je parierais presque pour la seconde hypothèse. Ceci signifie qu'il est temps de passer la parole à ceux qui ont préparé une journée faite de rêves et de cinéma ; sur la toile desquels le souvenir d'Olivier Flournoy va venir se fondre.

* * * * *